Dépret (Isabelle), *Église orthodoxe et histoire en Grèce contemporaine. Versions officielles et controverses historiographiques*

Paris : L'Harmattan, 2009, 288 p. [collection « Études grecques. Domaine grec moderne »]

Katerina Seraïdari

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2321>

DOI : 10.4000/balkanologie.2321

ISSN : 1965-0582

Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

Référence électronique

Katerina Seraïdari, « Dépret (Isabelle), *Église orthodoxe et histoire en Grèce contemporaine. Versions officielles et controverses historiographiques* », *Balkanologie* [En ligne], Vol. XIII, n° 1-2 | 2011, mis en ligne le 16 décembre 2011, consulté le 17 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.2321>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Dépret (Isabelle), *Église orthodoxe et histoire en Grèce contemporaine. Versions officielles et controverses historiographiques*

Paris : L'Harmattan, 2009, 288 p. [collection « Études grecques. Domaine grec moderne »]

Katerina Seraïdari

RÉFÉRENCE

Dépret (Isabelle), *Église orthodoxe et histoire en Grèce contemporaine. Versions officielles et controverses historiographiques*, Paris : L'Harmattan, 2009, 288 p. [collection « Études grecques. Domaine grec moderne »]

- 1 Cet ouvrage, qui analyse conjointement la place de l'Église orthodoxe dans la vie politique grecque et les représentations du passé, s'appuie sur six types de sources, inégalement mobilisées. Les sources ecclésiastiques, les ouvrages d'histoire ayant suscité des débats socio-politiques et intellectuels, ainsi que les articles de la presse nationale sont les trois sources les plus et les mieux utilisées. L'auteur a aussi recours aux manuels scolaires véhiculant des conceptions et des valeurs conformes à la logique étatique, aux lois et procès-verbaux de séances parlementaires, ainsi qu'à quelques interviews – bien que ces ressources ne soient exploitées de manière créative que dans la deuxième partie du livre. Ce déséquilibre provient de l'envie d'avoir recours, au-delà des sources secondes, à un matériel original, sans que cette envie ait pu être pleinement réalisée. Le peu de place donnée aux documents originaux illustre le choix de Dépret de privilégier une approche classique qui ne s'aventure pas hors des chemins battus. Ainsi, le livre contient trente-neuf pages de bibliographie, sans compter les très nombreuses notes bibliographiques. La richesse de cette recherche méticuleuse et

systématique devient quelques fois un handicap : sous le poids de toutes ces données, la structure du texte est parfois flottante, et les allers-retours constants entre passé et le présent pas toujours suffisamment ordonnés.

- 2 La première partie retrace l'évolution de l'Église en relation avec la formation de l'État grec. Les décennies entre 1830 et 1850 sont présentées comme « une phase fondatrice, au cours de laquelle se met en place un *modus vivendi* entre une Église dominante et un État en formation » (p. 39). La structure de l'Église de Grèce, qui inclut quatre régimes juridiques distincts (l'Église autocéphale, le Patriarcat de Constantinople qui a sous sa juridiction les Nouvelles Provinces, l'Église orthodoxe de Crète et le Mont Athos), est clairement expliquée (p. 64-67) dans un chapitre qui pose la question de savoir s'il ne s'agirait pas, en fin de compte, d'une « Église bicéphale ». Le double rôle de l'Église est aussi évoqué : en tant que vecteur d'une politique d'assimilation nationale (face aux réfugiés et aux populations non-orthodoxes du pays) et en tant qu'instance de contrôle social face au danger communiste. La politisation de facteurs socio-confessionnels et les limites inhérentes à l'interprétation politique de l'orthodoxie (qui a fonctionné plutôt comme une barrière à l'intégration nationale) sont analysées dans ce cadre. L'auteur montre également comment les années 1940 sont définies par l'établissement d'une « démocratie répressive » qui durera jusqu'à la dictature des Colonels. Dépret revient à cette période vers la fin de sa troisième partie afin de relever un changement dans l'image de l'Église : de dépositaire de la nation hellénique, elle devient alors « soutien du pouvoir établi et de l'État, fût-il autoritaire » (p. 210).
- 3 Au centre de la deuxième partie se trouve le débat sur la séparation entre l'État et l'Église en Grèce. Après une description de la structure administrative de l'Église qui est « beaucoup moins centralisée que l'administration civile » (p.113), le statut du clergé grec est présenté de manière détaillée. Suit l'étude de la législation concernant les liens du mariage et de la famille (« objectif officiel commun à l'État et à l'Église orthodoxe », p. 120) – même si les réformes du PASOK concernant le mariage civil (1982), l'avortement (1986) et la dépénalisation de l'adultère (1982) qui accélèrent la « libéralisation de la société » (p. 155) sont présentées dans une autre section. Pour traiter la question de l'éducation nationale et analyser l'image de l'Église que les manuels scolaires d'histoire construisent, Dépret s'appuie sur les manuels du primaire et du secondaire utilisés dans les années 1980 et 1990. Cela l'amène à interroger l'enseignement religieux public pour qui « l'histoire est la manifestation d'un projet de Dieu » (p. 132). La place de l'Église dans d'autres institutions, comme l'armée et la police, retient aussi son attention. Une section est dédiée aux minorités religieuses en Grèce à la fin du vingtième siècle et à l'idéal d'une homogénéité religieuse et nationale qui a été relativisé depuis les années 1990. Les derniers chapitres de cette partie abordent la question des rapports entre l'Église et l'État en Grèce en comparaison avec la norme européenne : pour comprendre la configuration grecque contemporaine, il faut la placer « au miroir de deux autres parcours », ceux de l'Angleterre et de la France (p. 171).
- 4 Après ce détour par l'espace européen, la troisième partie revient sur l'analyse de la manière dont l'Église valorise son propre rôle dans l'histoire du pays : tout commence avec la venue de Paul en Grèce en 49-50, Paul étant un juif de culture grecque et, donc, présenté comme appartenant à l'hellénisme (p. 180). Cette partie examine tant les récits romancés du passé collectif exaltant la contribution de l'Église (Byzance, 1821, les écoles secrètes), que leur critique par des « révisionnistes contemporains », ainsi que le

précédent archevêque d'Athènes, Christodoulos (p. 220-221), avait nommé ces historiens qui essaient de proposer des lectures moins idéologiques du passé. Parmi les nombreux travaux cités, retenons ceux de l'historien Paraskevas Konortas : selon lui, le Patriarche de Constantinople ne pouvait pas avoir « une mission nationale » lors de la période ottomane, parce que cette attribution vient *a posteriori* et relève de l'anachronisme, projetant « dans le passé des valeurs politiques, des cadres conceptuels beaucoup plus récents » (p. 222). Ou ceux de l'historienne Tonia Kiousopolou, qui analyse la chute de Constantinople en 1453 non seulement comme « une victoire des réseaux anti-unionistes mais, peut-être aussi une victoire de l'Église orthodoxe de Constantinople sur l'empereur byzantin tardif » (p. 205). Ces travaux conduisent à relativiser l'image, jusque-là dominante, d'une « Église captive » sous occupation ottomane.

- 5 La question de l'Antiquité grecque et de ses représentations contradictoires est aussi traitée dans cette partie : tantôt perçue comme le modèle démocratique duquel l'Église s'est inspirée pour se construire – avant de connaître une « mutation despotique », à l'instar du Vatican, avec le développement de l'État-nation et l'euphémisation, selon la théorie de Georges Kontogeorgis (p. 200-201) – tantôt érigée en héritage revendiqué par les « néo-païens » ou « hellénolâtres », qui conçoivent les dogmes chrétiens comme des « mécanismes de pouvoir » (p. 202).
- 6 Même si le fil conducteur de l'ouvrage n'est pas toujours défini de manière rigoureuse, il s'agit d'une remarquable synthèse de la bibliographie et des débats existants au sujet de l'Église et de sa place en Grèce. Le mérite de ce livre réside plus dans sa qualité de source d'information et dans l'organisation réussie de ce matériel hétérogène que dans sa propre puissance analytique, puisqu'il ne formule pas de nouvelles hypothèses de travail. Les rapports entre histoire et imaginaire (la communauté nationale étant « une communauté imaginée » selon la célèbre formule de Benedict Anderson) ne sont pas examinés, par exemple ; autre lacune, l'Église est érigée en objet d'étude seulement en ce qui concerne son caractère institutionnel, sa dimension en tant que communauté de fidèles à l'échelle de la famille, de la paroisse et de la localité étant très peu prise en compte. Cette approche « d'en haut » coupe l'Église de sa base et n'accorde que peu d'importance aux liens que les fidèles établissent avec elle. Cela ne diminue en rien la valeur de ce travail minutieux qui fait l'état des lieux sur cette question cruciale, en revisitant et en réordonnant une importante masse de données qui restait jusque-là inaccessible à un public francophone.